

# TROUBLES MUSCULO-SQUELETTIQUES

Nicolas Hatzfeld est enseignant et chercheur à l'Université d'Évry, en France. Il est membre de plusieurs comités de recherche sur l'histoire, dont le Groupe francophone sur les troubles musculo-squelettiques (TMS). Les travaux de cet historien des TMS portent principalement sur les usines d'automobiles, les institutions du travail, le syndicalisme et les représentations cinématographiques du travail. Il était conférencier invité au Deuxième congrès francophone sur les troubles musculo-squelettiques, organisé par l'IRSSST en juin dernier. Nous avons profité de son passage à Montréal pour en apprendre un peu sur l'histoire des TMS.

**[PRÉVENTION AU TRAVAIL]** QUELLES SONT LES ÉTAPES OU LES FAITS MARQUANTS DE L'HISTOIRE DES TROUBLES MUSCULO-SQUELETTIQUES ?

**[NICOLAS HATZFELD]** Il y a des grands chapitres et des grands flous. Au 19<sup>e</sup> siècle, des médecins observent des épidémies à des moments précis. La crampe des écrivains en est un exemple. À une certaine époque, les usines commencent à embaucher des gratte-papiers et leur fournissent des plumes en acier plutôt que des plumes d'oie. Ces travailleurs développent des douleurs aux mains. Puis, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, apparaît la crampe du télégraphiste... tout simplement parce qu'il y a de plus en plus de télégraphistes. À ces deux époques, des médecins se demandent pourquoi ces travailleurs développent des douleurs aux membres supérieurs. Dans les Archives nationales de France, j'ai vu un dossier de 1950, qui s'appelle « Crampe de l'écrivain ». On y voit que le développement de cette maladie est suivi pour déterminer s'il faut ou non

la reconnaître comme maladie professionnelle. Mais il n'y a que deux ou trois cas et l'on estime alors que ce n'est pas significatif. Les épidémies qui apparaissent dans le monde du travail sont liées à de nouvelles façons d'organiser le travail, à de nouveaux métiers ou activités. Il est possible qu'il y ait eu un creux de 1910 à 1970, mais ce n'est pas sûr. Dans les Archives nationales de France, on trouve toujours des cas de gens qui disent avoir une maladie causée par leur travail. J'ai lu des lettres adressées à un ministre et même une au président de la République. Un travailleur écrit qu'il a très mal, qu'il a des enfants, qu'il a perdu son emploi, qu'il ne pourra pas en trouver un autre et que sa maladie n'est pas reconnue. Des lettres comme celles-là, il y en a des dizaines dans les années 1950 et 1960. C'est particulier, écrire au ministre. Il y a des centaines, des milliers de personnes dans la même situation qui n'ont pas écrit à un ministre. Plus tard, à partir des années 1970 ou 1980, on a une vraie grosse épidémie. Pour la France, c'est notamment lié au fait que plusieurs entreprises cessent d'embaucher. Les jeunes ne viennent donc pas remplacer les gens qui vieillissent et l'on ne peut plus trouver à ceux-ci des postes moins exigeants, comme on le faisait dans les années 1950 et 1960. Par exemple, dans l'usine d'automobiles que j'ai étudiée, il y avait un endroit appelé le sénat, parce que c'était une place tranquille. Quand, au début des années 1980, l'entreprise a commencé à resserrer les coûts et même à supprimer certaines activités, on a attribué à ces sénateurs un poste de travail exigeant sur la chaîne. Cela a fait ressortir les douleurs de façon très vive parce que les gens constataient que le contrat antérieur était rompu. Ce contrat prévoyait que les ouvriers occuperaient des postes durs jusqu'à 40 ou 45 ans et qu'ensuite, l'entreprise leur trouverait des postes moins éprouvants. C'était un contrat implicite très fort. Ce n'était écrit nulle part, mais c'était pratiqué. Puis, les choses ont changé. On a demandé aux plus vieux d'occuper les mêmes postes que les jeunes. Alors, la compétition n'est pas égale. Les plus âgés commencent à penser à s'économiser parce qu'ils doivent



maintenant travailler à un poste exigeant jusqu'à 60 ans ou 65 ans. Ils doivent préserver leur corps et cela les rend beaucoup plus vigilants. Finalement, la législation ayant changé, les travailleurs peuvent maintenant se faire indemniser pour une maladie professionnelle. Un faisceau de raisons peut expliquer cette montée récente de TMS.

**[PT]** VOUS UTILISEZ LE TERME ÉPIDÉMIE. N'EST-IL PAS UN PEU FORT ?

**[NH]** C'est une épidémie dans le sens où c'est une montée très nette, en France du moins; ailleurs aussi je crois. Cette montée secoue les observateurs dans les années 1980. Mais ce n'est peut-être pas une épidémie dans la mesure où l'on ne connaît pas la dimension de l'iceberg sous l'eau. On n'est pas sûrs que ce soit totalement une épidémie. Ce qui en fait sûrement une épidémie, c'est que la société se met à voir des choses qui augmentent de façon spectaculaire et qui bousculent les repères de façon spectaculaire aussi.

**[PT]** COMMENT VOS TRAVAUX SONT-ILS REÇUS PAR LES SCIENTIFIQUES ET LES PARTENAIRES SOCIAUX ?

**[NH]** Des historiens ont du mal à penser que je fais de l'histoire. Moi, je pense que je ne fais pas toujours de l'histoire, mais j'en fais aussi. Quand je vais dans les Archives nationales, il y a de vieux papiers, il y a de la poussière... Mais je vais aussi sur le terrain interroger

# Tirer des leçons de l'histoire



Photos: Pierre Charbonneau

des gens, des spécialistes de la question, des chercheurs. C'est de l'histoire très proche. Je crois que les historiens ont tendance à penser que le travail n'est pas vraiment un sujet d'histoire. Les travailleurs oui, mais pas le travail lui-même. Le travail du Moyen Âge oui, mais le travail du 20<sup>e</sup> siècle?

Au contraire, des sociologues ont trouvé que mes travaux étaient intéressants. Ce qui m'a fait très plaisir.

C'est un peu différent pour les institutions. Il y a une dizaine d'années, nous avons formé petit à petit un groupe d'historiens du travail. Au ministère de la Recherche, des gens pensent que ça vaut le coup et nous encouragent en nous donnant un peu d'argent pour organiser des colloques, des rencontres. De temps en temps, il y a aussi des journaux institutionnels ou professionnels qui nous invitent à écrire. Il y a donc de petites passerelles qui se font. En tant qu'historiens, on a, nous aussi, des progrès à faire pour construire quelque chose de cohérent, qui ne soit pas simplement une juxtaposition de petites recherches très étroites. On espère aussi arriver à présenter des choses plus synthétisées parce que les interlocuteurs, que ce soit l'État, les partenaires sociaux, les syndicats ou le patronat, ont besoin de ces connaissances pour mettre les choses en perspective.

**[PT]** VOUS AVEZ ANALYSÉ DES REPRÉSENTATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES DU TRAVAIL. QU'EST-CE QUI S'EN DÉGAGE?

**[NH]** Cela a commencé par un jeu. Parce que nous aimions le cinéma, avec un autre historien et une sociologue, nous nous sommes posé cette question : « Comment le cinéma représente-t-il le travail à la chaîne? » Le travail à la chaîne, c'est le mythe de Charlot. Tout le monde partage ça en Occident. Et les usines de voitures, c'est l'endroit un peu mythique du travail ouvrier, de la production industrielle dans la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Le cinéma est un très bon miroir de la façon dont la société voit ou ne voit pas – parce que

par exemple, où les entreprises montrent sereinement la puissance industrielle avec les chaînes de montage.

**[PT]** QUELLES LEÇONS DEVRAIT-ON TIRER DE L'HISTOIRE DES TMS?

**[NH]** La première leçon, c'est que les entreprises ont réagi aux crises économiques des années 1980 en engageant une course à la performance en termes de qualité et de coût. Il ne faut peut-être pas généraliser à tout l'Occident, mais en France, la réponse a consisté à durcir les conditions de travail, à resserrer tout ce qu'on pouvait



Nicolas Hatzfeld, historien spécialiste des troubles musculo-squelettiques, est enseignant et chercheur à l'Université d'Évry, en France.

parfois on ne veut pas voir – le travail. On croyait qu'il y aurait 10 films en France et qu'après les avoir vus, on irait dans le monde entier pour voir les autres. Pas du tout. On est restés en France et on a vu plusieurs centaines de films : des films d'entreprises, des films militants, des documentaires, de la fiction.

C'est fascinant parce qu'on voit comment les différents acteurs de la société perçoivent le travail. Certains changements sont très intéressants à voir dans l'échelle du temps. Il y a eu un temps – schématiquement au cours des années post-68 – où une entreprise ne pouvait presque pas faire de films sur ce sujet parce que c'était une époque de contestation. On montrait la voiture et sa modernité, mais pas le travailleur. Il y a d'autres époques, dans les années 1950

pour gagner en qualité et en productivité. C'est une réponse qui risque de ne pas être durable. Pour maintenir l'activité économique, il faudrait retrouver des voies de dialogue. Il faudrait que ceux qui sont aux commandes se préoccupent plus qu'ils ne le font actuellement des coûts réels et qu'ils nourrissent de véritables échanges avec les salariés.

Il faut aussi s'interroger sur la période d'avant. C'était peut-être une période qui masquait une partie des maladies, comme je l'ai expliqué plus tôt.

Il faut considérer l'entreprise comme un vrai lieu d'échange social. C'est vital. **PT**

MARJOLAINE THIBEAULT